



**HAL**  
open science

## “ Les ruses innocentes ” : modèle littéraire de l’aliénisme au début du XIXe siècle

Lucien Derainne

### ► To cite this version:

Lucien Derainne. “ Les ruses innocentes ” : modèle littéraire de l’aliénisme au début du XIXe siècle. Orages, Littérature et culture (1760-1830), 2023, 21. hal-04146345

**HAL Id: hal-04146345**

**<https://hal.science/hal-04146345v1>**

Submitted on 29 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le renouvellement de la médecine mentale au début du XIX<sup>e</sup> siècle en France est un phénomène total, qui entrecroise des enjeux scientifiques, politiques et littéraires. À partir de l'idée que l'aliéné devait être considéré comme un sujet, portant en lui le principe virtuel d'une guérison que l'on pourrait actualiser par le dialogue, Philippe Pinel puis Étienne Esquirol ont modifié l'approche thérapeutique de la folie, dans un sens qui engageait le reste de la culture<sup>1</sup>. Afin d'explorer la complexité de ce phénomène, cet article prendra comme fil rouge une expression que les aliénistes utilisèrent parfois, « les ruses innocentes ».

*Ruses innocentes*. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la locution est suffisamment courante pour servir de titre à certaines œuvres littéraires, comme *Les Ruses innocentes de Camille*, que Carlo Goldoni ébauche en 1764<sup>2</sup>. Le *Dictionnaire de l'Académie française* (1798) en donne la définition suivante : « On appelle *Ruses innocentes* certaines petites finesses dont on se sert à bon dessein<sup>3</sup>. » Certes, l'adjectif *innocent*, paraphrasable par « pardonnable », est ici en partie désémantisé ; néanmoins, durant le tournant des Lumières, c'est bien la nature oxymorique de l'expression qui retient l'attention des auteurs, à l'image de cette pensée de 1815 où Joseph Joubert décrit le style de Fénelon : « ces ruses innocentes [...] me rappellent, malgré moi, la simplicité du serpent, tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence : simplicité insinuante, non insidieuse cependant ; sans perfidie, mais non sans tortuosité<sup>4</sup>. » À travers l'expression *ruses innocentes*, le tournant des Lumières rêve d'une ruse sans secret, une ruse qui accèderait à une parfaite transparence. En partant du constat que certains aliénistes emploient cette expression, on soulignera trois aspects de la médecine mentale du début du XIX<sup>e</sup> siècle :

1) La ruse innocente révèle d'abord comment *la question éthique* s'est invitée dans la méthodologie de la médecine mentale. Les *Arts d'observer* du XVIII<sup>e</sup> siècle demandaient à l'observateur d'être assez rusé pour soutirer ses secrets à la nature et suffisamment candide pour pouvoir être cru sur parole. Mais l'observation rusée peut-elle être dirigée vers des êtres humains ? Prétendant transposer les méthodes de l'histoire naturelle dans la médecine tout en faisant œuvre de philanthrope, Pinel résout cette question éthique en affirmant que, pour observer les aliénés, la *candeur* est paradoxalement la seule ruse efficace.

2) Ce premier point conduit alors à interroger *la représentation du pouvoir à l'œuvre dans l'aliénisme*. Dans la littérature, l'expression « ruses innocentes » décrit généralement la manière dont un personnage féminin gouverne la sphère domestique, comme dans ce passage stéréotypé : « En elle-même, elle préparait d'avance les pieux stratagèmes, les ruses innocentes auxquelles a souvent recours la tendresse ingénieuse d'une épouse ou d'une mère, soit pour rappeler au bien un époux qui menace de s'égarer, soit pour lutter contre les passions naissantes d'un enfant<sup>5</sup>. » Or l'aliénisme est contemporain de l'émergence d'un pouvoir démocratique, dont Tocqueville soulignera la douceur insinuante et le paternalisme, et que Marcel Gauchet et Gladys Swain perçoivent dans la naissance de l'asile. La représentation genrée du pouvoir qui sous-tend l'expression « ruses

<sup>1</sup> Gladys Swain, *Le sujet de la folie. Naissance de la psychiatrie*, Toulouse, Privat, coll. « Rhadamante », 1977.

<sup>2</sup> D'après : Joseph de La Porte, *Les Spectacles de Paris ou Suite du calendrier historique et chronologique des théâtres*, Paris, veuve Duchesne, 1754, p. 110.

<sup>3</sup> *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, J. J. Smits, an VI [1798], t. II, p. 522. La définition apparaît pour la première fois en 1718.

<sup>4</sup> Joseph Joubert, *Pensées, essais, maximes et correspondance*, Paul Raynal (éd.), Paris, Le Normant, 1850, p. 170. Dans les carnets manuscrits, cette citation correspond à plusieurs entrées : cf. *Carnets* [1774-1803], André Beaunier (éd.), Gallimard, coll. « NRF », 1994, t. II, p. 489, 491, 492.

<sup>5</sup> Frédéric Titeux, *Histoires morales et édifiantes*, Paris, Librairie d'éducation catholique et classique, 1840, p. 113.

innocentes » témoigne de ces mutations dans l'ordre du pouvoir.

3) *L'imaginaire littéraire de l'aliénisme* constitue le dernier axe. En effet, l'expression « ruses innocentes » provient du drame et des contes moraux de la fin des Lumières. Au-delà du fait que ce signifiant était immédiatement identifiable comme « littéraire » pour les contemporains, il faut surtout noter que son signifié – cette action à la fois rusée et innocente – est purement fictif. La ruse innocente est un « miracle moral<sup>6</sup> » ou une « chimère<sup>7</sup> », qui n'existe que dans la fiction. En reprenant cette expression pour décrire un processus thérapeutique, l'aliénisme ne rendait pas compte de pratiques réelles : il exposait plutôt l'idéal auquel il aspirait. Dans le conte moral « Platon en Sicile », qui met en abyme le principe thérapeutique de la littérature, Jean-François Marmontel dit de Platon : « on l'appelait le *médecin des âmes*. » Puis il précise sa méthode : « il s'aidait quelquefois de l'innocente ruse de Socrate son maître, pour leur faire penser eux-mêmes ce qu'il voulait leur enseigner<sup>8</sup>. » Espérant de même redevenir une médecine de l'âme capable de provoquer « le *dénouement* de la fiction délirante<sup>9</sup> », l'aliénisme va emprunter à la littérature morale de l'époque son imaginaire de la guérison.

### GOUVERNER LES ALIÉNÉS

Pour comprendre le rôle que joue la notion de « ruses innocentes » dans l'aliénisme, il faut partir du rejet, souvent réitéré par Pinel, de la *dissimulation*. « Rien ne le force à dissimuler sa pensée puisqu'elle est toujours dirigée vers un but louable<sup>10</sup> », déclare-t-il par exemple à propos du médecin d'hôpital dans son *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* (1800). Le présupposé de cette phrase mérite d'être relevé : tout secret serait la marque d'une entreprise honteuse, il ne serait pas légitime de tromper les hommes pour leur bien. Pinel tranche ainsi l'un des débats les plus nourris des Lumières, résumé par Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* sous le titre : « S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple<sup>11</sup>. » Dans le *Dictionnaire de Trévoux* de 1771, l'article RUSE contient de la même façon une entrée intitulée : « Ruse des philosophes pour cacher leurs mystères<sup>12</sup>. » Contre cette manière de tenir le savoir secret (serait-ce pour en faire bénéficier le peuple à son insu), Pinel ne cesse de revendiquer une *transparence* de la science. À la célèbre légende du médecin libérant les aliénés de leurs chaînes correspond ainsi une autre légende, bien moins commentée, d'un Pinel divulguant un savoir médical – le traitement moral – jusqu'ici tenu secret<sup>13</sup>. Esquirol dit ainsi de son maître : « Ce dont les docteurs anglais avaient fait un secret, le professeur Pinel l'a publié dans son traité *l'Aliénation mentale*<sup>14</sup>. » Bientôt, les deux légendes se soutiendront l'une l'autre pour représenter un Pinel *émancipateur* : « Pinel trahit ce secret et changea le sort des aliénés. Les chaînes se brisèrent [...]»<sup>15</sup>. Comme la légende des chaînes, cette légende du divulgateur se fortifie au fil des ans, tout en étant programmée par Pinel lui-même qui insiste régulièrement sur le fait qu'il transmet des *secrets* à son lecteur : « c'est là un grand secret dans les hospices bien ordonnés de prévenir les accidents funestes » ; « un grand secret de les maîtriser [...] c'est de faire avancer en masse les gens de service » ; « un autre secret, non moins recommandable, de terminer des rixes

<sup>6</sup> Voir : Nicolas Veysman, « Le féérique moral dans les contes moraux de Marmontel », *Féeries*, n°4, 2007, p. 213-234.

<sup>7</sup> Jean Starobinski, *L'encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2012, p. 94.

<sup>8</sup> Jean-François Marmontel, *Œuvres posthumes de Marmontel*, Paris, Déterville, 1804-1806, t. XI, p. 178.

<sup>9</sup> J. Starobinski, *op. cit.*, p. 91.

<sup>10</sup> Philippe Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, Paris, Richard, Caille et Ravier, an IX [1800], p. 291.

<sup>11</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique* [1769], Olivier Ferret, Raymond Naves (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2008 p. 200-204, s. v. « Fraude ».

<sup>12</sup> *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, Paris, compagnie des libraires associés, 1771, t. VII, p. 465a, s. v. « Ruse ».

<sup>13</sup> Voir : P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. 48, 160.

<sup>14</sup> Étienne Esquirol, *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, Paris, Didot le jeune, an XIV [1805], p. 9.

<sup>15</sup> Étienne Esquirol, s. v. « aliénation mentale », dans *Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, Paris, Bureau de l'Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle, 1837, t. II, p. 203a.

entre des aliénés [...] est de ne point paraître s'apercevoir de leurs écarts<sup>16</sup> » ; etc.

Cette revendication d'une transparence de la science appuie la révolution méthodologique que Pinel entend provoquer : introduire en médecine les méthodes de l'histoire naturelle<sup>17</sup>. Des chapitres comme celui intitulé « Candeur nécessaire dans l'exposition des faits<sup>18</sup> » reprennent la rhétorique des traités empiriques des Lumières, qui insistent tous sur la « candeur » nécessaire pour être observateur<sup>19</sup>. Néanmoins, cette insistance sur la candeur et la transparence prend un nouveau sens durant le moment 1800. En opposant à plusieurs reprises l'esprit d'observation à l'intrigue (« le talent de l'observation, livré à lui-même, étranger aux intrigues et à l'art de se faire valoir<sup>20</sup> »), Pinel fait ressortir les enjeux politiques de cette posture et infléchit le discours traditionnel sur l'observation qui, tout en louant la *candeur* dans l'exposé des faits, recommandait aussi normalement les *expédients* inventés pour forcer la nature à se dévoiler<sup>21</sup>. Dans un retournement paradoxal, Pinel estime au contraire que la seule ruse capable de convaincre les aliénés de se laisser observer consiste précisément à les aborder avec « candeur » :

Combien d'expédients ont été mis en usage contre les obstacles puissants et quelque fois insurmontables qu'opposent l'extrême défiance ou plutôt la sauvage misanthropie de certains aliénés, toujours en garde contre tout ce qui les approche. Si on peut en triompher ce n'est que par un ton de candeur, une extrême simplicité et des manières affectueuses<sup>22</sup>.

Pinel prend donc le parti de la transparence, au nom de la philanthropie et de l'émancipation. Deux contradictions sont alors intéressantes à étudier.

La première concerne la nature du pouvoir exercé par l'aliéniste sur ses patients. Dans le débat soulevé par Voltaire, « S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple », Pinel semble se positionner en faveur de l'émancipation. Pourtant, lorsque Jean Starobinski commente le traitement de la mélancolie par le médecin, c'est justement l'expression de « fraudes pieuses<sup>23</sup> » qui lui vient. Pour Marcel Gauchet et Gladys Swain, le pouvoir exercé par les aliénistes au début du XIX<sup>e</sup> siècle traduit les ambiguïtés du pouvoir démocratique en train de s'installer<sup>24</sup>. D'un côté, ce pouvoir prétend émanciper les individus, mais de l'autre, il prend très vite une forme administrative que Tocqueville caractérise par une manipulation douce et paternaliste : « Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leurs jouissances et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril<sup>25</sup>. »

Tout en recommandant une transparence méthodologique, Pinel met ainsi en place un certain nombre de ruses destinées à maintenir l'ordre dans l'asile – ces ruses qu'il appelle, à trois reprises au moins, des « ruses innocentes<sup>26</sup> ». Ces techniques de maintien de l'ordre, Pinel ne les décrit pas à travers le vocabulaire de la domination, caractéristique de l'Ancien Régime mais sous la forme d'un pouvoir à la fois plus doux et plus insinuant, qu'il rapproche de l'économie domestique lorsqu'il évoque « la direction générale de l'hospice assimilée à celle d'une grande famille composée d'êtres turbulents et fougueux<sup>27</sup> ». Comme le note Jan Goldstein, la douceur se trouve au centre du

<sup>16</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. 26, 89-90, 93.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. vi, lv, lvi, 2, 43-44, 301

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>19</sup> Par exemple : Jean Senebier, *L'Art d'observer*, Genève, Cl. Philibert & Bart. Chirol, 1775, t. II, p. 9.

<sup>20</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. xii. Voir aussi p. 290, 287.

<sup>21</sup> J. Senebier, *op. cit.*, t. II, p. 131, chap. « De l'adresse que doit avoir l'observateur ».

<sup>22</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. lv-lvi.

<sup>23</sup> J. Starobinski, *op. cit.*, p. 89.

<sup>24</sup> Marcel Gauchet, Gladys Swain, *La pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1980, p. 104-139.

<sup>25</sup> Alexis de Tocqueville, *La Démocratie en Amérique* [1840], Roger-Pol droit (éd.), Paris, Flammarion, coll. « Le monde de la philosophie », 2008, p. 1069 (II, 4, chap. 6).

<sup>26</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. viii, 95 ; « Elléborisme », dans *Encyclopédie méthodique, Médecine*, Paris, Panckoucke, 1792, t. V, p. 763. Voir aussi : F. E. Foderé, *Traité du délire appliqué à la médecine, à la moralité et à la législation*, Paris, Crouillebois, 1817, t. II, p. 205 (« supercherries innocentes »).

<sup>27</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. 213.

traitement moral, autant pour des raisons thérapeutiques que pour des raisons politiques ou philanthropiques<sup>28</sup>. Pouvoir paternaliste disait Tocqueville ; mais chez Pinel le modèle est peut-être davantage maternel. Non seulement le médecin insiste volontiers sur sa propre douceur et sa modestie, mais dans le *Traité médico-philosophique* le meilleur exemple de gouvernement des aliénés est donné par une femme, nommée « la surveillante » (et que Laure Murat identifie comme étant Marguerite Jublime, l'épouse de Pussin<sup>29</sup>). Un fou, raconte Pinel, s'était emparé d'un couperet et menaçait de tuer les gens qui s'approchaient de lui. La surveillante lui demande alors candidement s'il ne pourrait pas venir en cuisine pour l'aider à couper des aromates. Pinel commente : « L'aliéné, trompé par cette innocente ruse, ne s'occupe que de son travail, et à un signal donné, il est investi par les gens de service, qui l'enlèvent sans aucun danger, et l'emportent dans sa loge pendant que l'instrument reste entre les mains de la surveillante<sup>30</sup>. » L'apparition de l'expression « innocente ruse » dans ce passage où la violence de l'aliéné est détournée au bénéfice d'une tâche domestique est signifiante. Dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette expression désignait le plus souvent un idéal d'économie domestique dans lequel la femme du foyer parvient à tenir son ménage sans heurt et sans froisser l'orgueil de l'homme. La « ruse innocente » devient ici le modèle d'une nouvelle forme de pouvoir qui passe de la sphère domestique à la sphère institutionnelle.

Dans son essai *Institutionalizing Gender*, Jessie Hewitt rappelle l'ambivalence de l'aliénisme du début du XIX<sup>e</sup> siècle concernant les normes de genre : d'un côté, note l'historienne, cette science contribue à fortifier ces normes en taxant de « folle » toute personne s'en écartant ; mais de l'autre, les aliénistes, précisément parce qu'ils se confrontent aux défaillances du système, sont aussi les plus à même d'en saisir la violence<sup>31</sup>. Une semblable ambivalence se retrouve sans doute aussi dans l'*ethos* des aliénistes et dans leur façon de diriger les aliénés. Rapidement ce nouveau pouvoir, mêlant émancipation et manipulation, sera décrit sous des traits virils, comme une forme de charisme s'appuyant sur une expertise et sur un art du déchiffrement proche de celui du détective<sup>32</sup>. Mais chez Pinel, cet « art de contrebalancer les passions humaines les unes par les autres<sup>33</sup> » trouve son intelligibilité dans la « ruse innocente » féminine, érigée par la culture comme un modèle de gestion domestique.

#### COUPS DE THÉÂTRE THÉRAPEUTIQUE

Reste que le modèle de la ruse n'est pas seulement l'expression d'une nouvelle forme de maintien de l'ordre mais aussi une perspective thérapeutique. Or cette guérison par la ruse entraînait des difficultés théoriques dans le nouveau cadre épistémologique que définit le « traitement moral ». Pour comprendre la solution apportée par les aliénistes, il faut faire un détour par l'histoire littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui charge l'expression « ruses innocentes » de tout un imaginaire thérapeutique que la médecine reprendra à son compte.

La plupart des occurrences enregistrées, entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, de l'expression « ruses innocentes » figurent dans des pièces de théâtre ou dans les genres moraux. Écartons d'abord les occurrences où l'adjectif acquiert un sens ironique comme dans ces comédies qui mettent en scène l'émergence spontanée de la ruse chez un personnage censé être innocent, à l'instar d'Agnès dans *l'École des femmes*. L'innocence n'est ici évoquée qu'en mention : son association avec la ruse sous-entend que cet état, soi-disant naturel, où l'on espère pouvoir maintenir les jeunes filles n'est au

<sup>28</sup> Jan Goldstein, *Console and Classify. The French Psychiatric Profession in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge university press, 1982. Sur les ruses, voir : p. 84-93.

<sup>29</sup> Laure Murat, *L'homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 2011, p. 183.

<sup>30</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. 95.

<sup>31</sup> Jessie Hewitt, *Institutionalizing Gender. Madness, the Family, and Psychiatric Power in Nineteenth-Century France*, Cornell University Press, 2020.

<sup>32</sup> Steeves Demazeux, *L'éclipse du symptôme. L'observation clinique en psychiatrie, 1800-1950*, Paris, éditions Ithaque, coll. « Philosophie, anthropologie, psychologie », 2019, p. 228.

<sup>33</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. 237.

fond qu'un artifice. De la même façon, écartons les cas où la ruse est seulement « pardonnable », parce qu'elle s'attire la sympathie du public, comme (par exemple) dans la pièce *Les Ruses de l'amour*, où Sade représente un jeune couple élaborant un stratagème pour faire plier un père récalcitrant<sup>34</sup>.

Les occurrences qui nous intéressent ici concerneront des cas plus spécifiques à la littérature de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a fait de la peinture de la vertu un ressort narratif majeur. Cet intérêt renouvelé pour le pathétique familial s'accompagne d'une condamnation (au moins en façade) des actions tortueuses. Dans l'article RUSE de l'*Encyclopédie*, Diderot rejette ainsi l'oxymore au nom de la moralité : « On dit qu'il y a des *ruses* innocentes, j'y consens ; mais je n'en veux avoir ni de celles-là, ni d'autre [...]»<sup>35</sup>.

Pourtant, la littérature morale de la seconde moitié du siècle rêve bel et bien d'une « ruse innocente » ; mais celle-ci sera entendue dans un sens plus exigeant. Une ruse innocente sera désormais une ruse expurgée de son secret, capable d'accéder à une complète transparence. En 1805, année où Esquirol publie sa thèse *Des passions*, Charles Guillaume Étienne fait par exemple jouer une comédie en un acte intitulée *Irata, Jeune femme colère*<sup>36</sup>. L'argument est le suivant : pour corriger une jeune femme, dont l'irascibilité menace son mariage, son mari feint d'être lui-même colérique en s'emportant contre ses proches. Confrontée à cette violence, la jeune femme prend conscience des mauvais côtés de la colère, sans que ce gain de lucidité suffise pourtant à calmer sa passion. Ce qui provoque finalement sa guérison, c'est un coup de théâtre au cours duquel un domestique lui révèle la ruse de son mari. Frappée de stupeur devant le procédé imaginé par son époux et par la grandeur d'âme qu'il suppose, la jeune femme se repent. Si un critique peut parler de « ruse innocente<sup>37</sup> » pour ce canevas, c'est parce que la ruse du mari finit par être éventée ; divulgation qui, par un coup de théâtre psychologique, produit l'effet thérapeutique que la ruse elle-même avait été incapable d'obtenir.

Ce retournement final constitue le ressort narratif d'innombrables pièces de l'époque. Dans *L'Anglois à Bordeaux* (1777), une femme demande à un ami de l'aider à détourner son mari d'une idée déraisonnable par un stratagème. Comme dans le cas précédent, ce n'est pas cette stratégie qui va directement provoquer une révolution morale chez le personnage, mais la divulgation du procédé employé, qui pousse le principal intéressé à s'exclamer : « Par vos traits généreux, vous m'avez corrigé. [...] / Ces secours détournés, qu'avec tant de noblesse / vous m'avez su fournir par des moyens secrets / Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse, / Je les acquitterai bientôt, je le promets ; / Mais mon cœur en payera toujours les intérêts<sup>38</sup>. » Dans tous ces cas, la ruse n'est pas initialement innocente, puisqu'elle repose sur un secret, mais elle le devient lorsque son opacité s'abolit en laissant éclater la vertu dans toute sa splendeur : « Madame, il est donc temps que je fasse à vos pieds / d'une ruse innocente éclater le mystère. / C'est moi-même qui suis cette si chère [...]»<sup>39</sup>.

Le motif de la ruse innocente résout plusieurs problèmes narratifs. D'abord, il assure la complétude du dénouement, requise dans le théâtre classique. En effet, tant que la ruse n'est pas comprise par celui qu'elle visait à duper, une tension subsiste : que se passerait-il si celui-ci découvrait le pot aux roses ? Le motif de la ruse innocente évite de faire reposer l'équilibre final sur un secret : l'intrigue, devenue transparente aux yeux de tous les personnages, trouve sa véritable fin. Par ailleurs, la ruse innocente a aussi l'avantage d'absoudre les personnages vertueux, dont la moralité avait été compromise par les procédés qu'ils employaient. Enfin, ce motif conforte une représentation genrée des rôles sociaux. Bien qu'il y ait des exceptions, dans la plupart des cas la

<sup>34</sup> Sur cette pièce et l'aliénisme, voir : Anouchka Vasak, 1797. *Pour une histoire météore*, Paris, anamosa, 2022, p. 134-162.

<sup>35</sup> [Diderot], « RUSE (*gram.*) », dans *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, éd. Denis Diderot, D'Alembert, Paris / Neuchâtel, Le Breton / Faulche, 1765, t. XIV, p. 440a.

<sup>36</sup> Charles Guillaume Étienne, *Irata, Jeune femme colère. Comédie en un acte de Mr Étienne*, Paris, magasin de musique, 1805.

<sup>37</sup> *Journal du département de la Haute-Garonne*, 23 décembre 1804, p. 4.

<sup>38</sup> Charles-Simon Favart, *L'Anglois à Bordeaux*, Paris, Veuve Duchesne, 1777, p. 69.

<sup>39</sup> Sébastien-Marie-Mathurin Gazon-Dourxigné, *Alzate ou Le Préjugé détruit. Pièce en un acte et en vers*, Paris, veuve André Cailleau, 1752, p. 36.

ruse innocente est un prodige de modestie mis en place par une femme pour corriger son mari sans heurter son orgueil, ce qui provoque la reconnaissance du principal intéressé : « Hélas ! Je m'en souviendrai toujours, vous eussiez voulu me donner le change, et me persuader que c'était une autre personne que vous qui m'obligeait. Que d'innocentes ruses n'imaginâtes vous pas à ce dessein<sup>40</sup> ? »

On notera que les grandes œuvres du répertoire détournent volontiers ce modèle (ce en quoi elles sont justement admirables). Le dénouement du *Mariage de Figaro*, par exemple, signe le triomphe de la ruse de Suzanne et de la Comtesse. Le Comte n'est pas seulement pris la main dans le sac ; c'est bien la compréhension de l'intrigue qui produit un bouleversement moral en l'humiliant : « J'ai voulu ruser avec eux ; ils m'ont traité comme un enfant<sup>41</sup> ! » Néanmoins, contrairement à ses contemporains, Beaumarchais n'utilise pas ce motif pour produire un dénouement complet. *La Mère coupable* exploitera tout ce qu'il restait de tension à la fin du *Mariage* (la comtesse, qu'une dernière didascalie décrit comme « absorbée » par une préoccupation, par exemple). Reste que ce n'est pas ce travail littéraire sophistiqué qui influencera l'aliénisme mais bien le poncif de la ruse innocente, plus largement diffusé.

#### SOIGNER LA FOLIE PAR LA RUSE

Lorsque Pinel, dans son *Traité médico-philosophique*, compare ses patients à des personnages de fiction, c'est bien à la littérature contemporaine – faite de sentiments moraux et de drames domestiques – qu'il se réfère : « Nulle part, excepté dans les romans, je n'ai vu des époux plus dignes d'être chéris, des pères plus tendres, des amants plus passionnés, des patriotes plus purs et plus magnanimes, que dans l'hospice des aliénés [...]»<sup>42</sup>. Comment interpréter dans ce cadre la réappropriation de l'expression « ruses innocentes » ? Outre les enjeux politiques déjà étudiés, cet oxymore d'origine littéraire résout un problème tenant au statut de la ruse dans le traitement moral.

En 1834, François Leuret fait paraître ses *Fragmens psychologiques sur la folie* qui s'inscrivent dans la tradition du traitement moral. Comme l'a montré Juan Rigoli, l'ouvrage se distingue par son absence d'introduction ou de conclusion : le propos du médecin se construit par un montage de textes, qui tirent leur signification de leur position<sup>43</sup>. À ce titre, la fin du traité mérite commentaire. Dans les dernières pages, Leuret justifie l'emploi de la sévérité et des douches froides : le traitement moral ne doit pas hésiter à utiliser la douleur parce que l'enjeu est de rendre l'aliéné à la raison. Ce ne sont pourtant pas ces considérations qui concluent le livre mais une observation énigmatique empruntée à Abraham Zacutus Lusitanus, médecin portugais du XVII<sup>e</sup> siècle, auquel Leuret laisse le dernier mot. Cette observation expose le cas d'un patient angoissé à l'idée d'être condamné aux enfers. Le texte de Zacutus présente alors un défilé satirique de médecins, qui se penchent tour à tour sur son cas. Des « femmelettes » proposent de l'exorciser, puis des docteurs de la faculté délibèrent :

Les médecins s'assemblèrent. Après avoir disputé sur la cause de la maladie et sur les moyens propres à la combattre, ils furent tous d'avis que le corps avait besoin d'être purgé avec les mélanogogues, qu'il fallait appliquer des sangsues, des cautères, donner des bains, en un mot employer les remèdes doués de la propriété de refréner et d'anéantir l'humeur atrabilaire, de combattre l'insomnie, la maigreur et la tristesse. [...] Tout cela fut vain<sup>44</sup>.

Enfin, Zacutus expose sa propre solution. Pendant la nuit, il fait descendre du plafond de la chambre un ange artificiel, qui absout le malade au nom de Dieu. L'observation et le livre de Leuret se terminent par ces mots : « On le félicita, on lui donna le surnom de juste. Dès ce moment, il

<sup>40</sup> *Lettres à une illustre morte décédée en Pologne depuis peu de temps*, Paris, Bailly, 1770, p. 46

<sup>41</sup> Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, dans *Œuvres*, Pierre Larthomas (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, A. V, sc. 19.

<sup>42</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. 16

<sup>43</sup> Juan Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2001, p. 169.

<sup>44</sup> François Leuret, *Fragmens psychologique sur la folie*, Paris, Crochard, 1834, p. 425-426.

mangea, dormit et recouvra une santé parfaite. »

Si Leuret choisit de conclure ainsi son traité, c'est que la ruse thérapeutique utilisée par Zacutus est une « preuve de l'efficacité du traitement moral<sup>45</sup> », comme le diront ailleurs Esquirol et Leuret lui-même. Dans sa version originale, le texte de Zacutus se concluait par cette phrase : « *Melancholici ergo, si arte curari non possunt, industria et fallaciis opus est, quibus sanari experientia confirmat*<sup>46</sup>. » Si Leuret omet cette phrase dans sa traduction, autrement exhaustive, c'est justement parce qu'à ses yeux la ruse fait dorénavant partie de l'« art » du médecin. À l'inverse, les traitements médicamenteux sont tournés en ridicule par le défilé des docteurs au chevet du fou. Le texte de Zacutus avait été écrit au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais il est évident qu'en le citant au XIX<sup>e</sup> siècle, Leuret réactive chez son lecteur tous les intertextes dont ce genre de situation s'était chargé entre temps dans le théâtre de Molière (dont Leuret faisait jouer les pièces à ses patients<sup>47</sup>).

À l'image de cette conclusion, la médecine mentale du premier XIX<sup>e</sup> siècle admet volontiers recourir « à des subterfuges, à des contrariétés ingénieusement ménagées<sup>48</sup> ». Néanmoins, l'utilisation de la ruse au sein du traitement moral soulevait aussi des problèmes. À la fin du texte de Zacutus, le médecin dit que son patient « recouvra une santé parfaite ». Cependant il ne s'agit là que de la santé physique puisque le patient reste véritablement fou et s'imagine plus que jamais être en conversation avec Dieu. Son angoisse est retombée sans que son délire se dissipe. La thérapie, loin d'être complète, repose en outre sur un secret, si bien qu'il subsiste toujours un risque de rechute. Que se serait-il passé si quelqu'un avait avoué au fou de Zacutus la supercherie de l'ange ? Ne serait-il pas retombé dans sa folie ? C'est ce qui arrive dans une célèbre « historiette » de Pinel. Pour soigner un ouvrier terrifié par la guillotine, Pinel et ses associés lui font passer un jugement fictif devant une fausse Assemblée nationale. Cette assemblée absout le malade qui se porte immédiatement mieux. Néanmoins cet effet salutaire est contrecarré, quelques jours plus tard, par « l'imprudence qu'on eut de lui indiquer comme une simple plaisanterie la sentence définitive qu'on lui avait prononcée au nom de l'Assemblée nationale<sup>49</sup> ». Cet échec thérapeutique, passé sous silence dans la seconde édition<sup>50</sup>, montre qu'une guérison fondée sur la ruse n'est jamais à l'abri d'un retour en arrière.

À ce problème pratique s'ajoutait un problème épistémologique. Lorsque les médecins du XVIII<sup>e</sup> siècle recommandaient la ruse, ils conseillaient d'abonder dans le sens de la folie : « il faut qu'un médecin prudent sache s'attirer la confiance du malade, qu'il entre dans son idée, qu'il s'accommode à son délire<sup>51</sup>. » Or, comme l'ont montré Gladys Swain et Marcel Gauchet, le traitement moral suppose justement de ne pas adhérer à la folie du fou, mais au contraire de faire comprendre à l'aliéné qu'une part de son individualité n'adhère pas à la folie<sup>52</sup>. Le traitement moral exploite la distance entre l'individu et sa propre folie si bien qu'une simple duperie, si elle peut calmer des agitations, n'a en revanche aucune valeur thérapeutique.

C'est précisément pour prendre en charge ces contradictions que l'aliénisme du début du XIX<sup>e</sup> siècle fait appel au motif littéraire des « ruses innocentes ». Une riche observation rapportée par un médecin à l'article « Manie » du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* en témoigne :

Un jour, Willis conduisit au plus haut d'une tour un de ses maniaques les plus calmes, un insensé presque

<sup>45</sup> Étienne Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Paris, J.-B. Baillière, 1838, t. I, p. 474 ; François Leuret, *Du traitement moral de la folie*, Paris, J.-B. Baillière, 1840, p. 98.

<sup>46</sup> « Quant aux mélancoliques donc, s'ils ne peuvent pas être guéris par l'art médical, il reste le travail et l'activité des ruses, dont l'expérience atteste qu'elles peuvent rétablir leur santé » [n. t.] Abraham Zacutus Lusitanus, *Medici, & Philosophi praestantissimi / Operum Tomus primus / in quo / De medicorum / Principum historia / Libri sex*, Lyon, Ioannis-Antonii Huguetan, Marci-Antonii Ravaud, 1657, livre I, p. 75, ob. 45.

<sup>47</sup> F. Leuret, *Du Traitement moral de la folie*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>48</sup> É. Esquirol, *Des maladies mentales*, *op. cit.*, t. II, p. 32. Voir : J. Rigoli, *op. cit.*, p. 59.

<sup>49</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique* [1800], *op. cit.*, p. 237.

<sup>50</sup> P. Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris, Brosson, 1809, p. 349. Voir à ce sujet : L. Murat, *op. cit.*, p. 107.

<sup>51</sup> [Jean Joseph Menuret], « MÉLANCHOLIE, (Médecine) », dans *Encyclopédie*, *op. cit.*, t. X, p. 310a.

<sup>52</sup> G. Swain, *op. cit.*, p. 101 ; M. Gauchet, G. Swain, *op. cit.*, p. 371-372, 385-386.



guéri. [...] L'insensé, dès qu'il eut respiré le grand air, s'approche de Willis, l'entoure de ses bras nerveux et lui dit : « Vous, qui êtes leste et adroit, vous me ferez le plaisir de sauter en bas, à pieds joints ; c'est tâche facile, il y a à peine deux cents pieds ! – La chose serait trop vulgaire, répliqua Willis, sans se déconcerter ; voyez comme mon chapeau descend tout seul ! Tenez, plutôt redescendons ; descendons au pied de la tour : vous verrez comme je saute de bas en haut ! Ce sera plus divertissant. – Vous avez raison, dit le fou... » Une fois à terre, Willis n'adressa que quelques mots à son extravagant compagnon ; mais celui-ci fut si vivement frappé de la ruse de Willis et de sa propre folie que son esprit enfin se dessilla : il fut guéri<sup>53</sup>.

La symbolique de cet épisode médical est admirable. En inventant une répartie elle-même folle (sauter du bas de la tour vers son sommet), l'aliéniste Willis ne sauve pas seulement sa propre vie : il parvient aussi, *in fine*, à provoquer une révolution morale chez son patient. Contrairement au cas rapporté par Zacutus, ce n'est pas la ruse elle-même qui est ici thérapeutique mais le moment où l'aliéné comprend le mécanisme de cette ruse. Au lieu d'abonder dans le sens du délire, ou d'opposer la raison au délire, Willis montre à son patient qu'il a réussi à le duper à cause de sa folie et le pousse ainsi à prendre conscience de sa propre aliénation. Le processus thérapeutique, parfaitement invraisemblable, se contente de rejouer les dénouements de la littérature morale – comme en témoigne l'apparition de l'expression « ruses innocentes » sous la plume de l'auteur quelques lignes plus loin. De même que les personnages littéraires étaient bouleversés lorsqu'ils comprenaient les stratagèmes mis en place pour les ramener à la raison, l'aliéné est ici guéri par un prodige moral qui lui fait comprendre que ce qu'il qualifiait lui-même de *raison* (« vous avez raison » dit-il au médecin qui vient de lui faire une proposition insensée) était en fait de la folie. Comme le secret de la ruse est éventé, ce type de guérison ne court aucun risque de rechute.

Dans l'*Histoire de la folie à l'âge classique*, Michel Foucault insiste sur le fait que l'aliénisme moderne s'est imposé en s'appuyant sur « une raison toute peuplée de thèmes sociaux et moraux, de figures dessinées depuis longtemps par la littérature, et en constituant, dans l'imaginaire, la forme idéale d'un asile [...] où les rapports ne s'établiraient que dans une transparence vertueuse<sup>54</sup> ». La « ruse innocente » fut sans doute l'une de ces figures littéraires qui permirent de nouer étroitement la science, la politique et les lettres afin de donner sens à un nouvel exercice du pouvoir et à un traitement de la folie qui se voulait philanthropique<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> Dr. Isidore Bourdon, *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, Paris, Belin-Mandar, 1837, t. XXXIX, p. 308, s. v. « Manie ».

<sup>54</sup> Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1972, p. 595-596.

<sup>55</sup> Ce travail s'inscrit dans le projet « Démocritt.19 » (« Révolution démocratique et crise du sujet dans la littérature romantique »), qui a bénéficié d'un soutien financier dans le cadre de l'IdEX Université de Strasbourg.